

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Nouvelles d'Europe

Michel Forest

Volume 37, Number 2 (218), April 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32290ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Forest, M. (1995). Nouvelles d'Europe. *Liberté*, 37(2), 78–90.

MICHEL FOREST

NOUVELLES D'EUROPE

1^{er} août

Mon chéri,

Je t'écris, assise à la terrasse d'un café, face à la Méditerranée. À ma montre, il est midi. Il fait soleil, chaud, et autour de moi, les gens dînent. Tout à l'heure, lorsque j'aurai fini de t'écrire, je ferai comme eux.

Ça ne fait que cinq semaines que je suis partie. Ça doit te faire drôle de lire ça. Selon l'usage, je devrais écrire plutôt : « ... cinq semaines que je suis ici et tu me manques beaucoup ». Mais ces cinq semaines ont passé tellement vite que je suis navrée de voir que mon voyage tire à sa fin.

C'est peut-être pour cela que je ne t'ai pas écrit plus tôt. Tout se passait si vite que je ne pouvais même pas prendre le temps de m'asseoir et de t'envoyer une carte postale. (Je t'en ai envoyé une il y a deux semaines, j'espère que tu l'as reçue.) Manque de temps, ou d'envie, je ne sais pas.

Mais maintenant, ce midi à Valence, je sens que je suis prête.

C'est bizarre, je ne me rappelle pas vraiment nos adieux. J'ai peut-être jeté un dernier coup d'œil derrière

mon épaule avant de franchir la barrière. Il ne me reste que l'image de toi et des jumeaux qui m'envoyaient la main.

Lors de l'embarquement, je me suis rendu compte que c'était la première fois que je prenais l'avion toute seule. Avant, c'était avec toi et c'était toujours pour la Floride. Même pour notre voyage de noces, c'était la Floride.

Quand l'avion a décollé, j'ai eu une drôle de sensation. Je ne peux pas te la décrire précisément, c'était comme si j'avais eu l'impression que je vous abandonnais, toi et les enfants, que je me sauvais comme une voleuse. J'ai repensé à tout ce qui avait amené ce voyage : les mois de déprime, les disputes devant les enfants. Je me suis rappelé notre discussion : je devais prendre des vacances. Tu ne pouvais pas m'accompagner à cause de ton travail. Mais c'était peut-être mieux ainsi. Nous allions placer les enfants dans un camp de vacances pour l'été et je serais libre d'aller où je voulais. J'avais choisi l'Espagne, à cause du soleil et aussi parce que j'avais appris l'espagnol, juste avant notre mariage.

Ma voisine de gauche était une femme de mon âge. Nous avons fait connaissance. Elle m'a demandé ce que je faisais dans la vie. Comme je lui répondais « Rien. J'élève mes enfants », elle a ri. J'ai ri moi aussi. C'était bête comme réponse. La conversation a été facile à ce moment-là, d'autant plus que c'était elle qui parlait tout le temps.

Elle s'appelait Mireille, elle enseignait à l'Université de Montréal. On parlait un peu de n'importe quoi, tu sais comment ça se passe à bord des avions. Je lui ai demandé si c'était son premier voyage en Espagne.

— Oh ! non ! J'y vais deux fois par année. Dès que je peux me libérer de mes cours à l'université.

— Et vous y allez toujours seule ?

Elle a ri.

— Mon chum habite là-bas.

Je suis restée surprise. Mireille devait prendre l'avion pour voir son petit ami ? Ça ne me semblait pas très pratique. Elle a commencé à me parler de lui. Il s'appelait Felipe, il était mannequin.

— Mannequin ? Mais il doit être très beau ?

— Oui, très beau, a-t-elle dit en riant. Très beau et très niais. Une belle bête.

Et elle a encore ri. Je ne savais pas trop comment réagir. Pour moi, un professeur d'université se devait d'être plus sérieux. J'ai changé de sujet. Je lui ai demandé ce qu'il y avait d'intéressant à voir en Espagne.

— Ça, il va falloir que tu me suives pour le savoir. Et que tu te défasses de ça.

Elle a pointé le guide vert Michelin que tu m'avais donné avant mon départ. Je l'avais glissé dans la pochette de mon sac de voyage. J'ai pris le guide dans mes mains.

— Pourquoi, qu'est-ce qu'il a, ce guide ?

— Il est ennuyant. Il va t'envoyer voir des vieilles pierres, des vieux châteaux, des vieilles villes. Écoute, a-t-elle dit en prenant le guide dans ses mains. « Musée du Prado. Au premier étage, on remarque les tableaux des primitifs flamands. On remarque chez Van Der Weyden tant la richesse des coloris, la recherche de la composition que le sens du pathétique ». Non, mais franchement, tu ne vas pas en Espagne pour suivre un cours d'histoire de l'art ! L'Espagne, c'est un pays qui bouge, c'est un beau pays qui se réveille après les années de Franco. Tiens, a-t-elle dit en me rendant le guide, à ta place je le mettrais au fond de mon sac et je ne m'en occuperais plus.

J'ai remis le guide dans mon sac. J'étais un peu vexée. D'où elle sortait, celle-là, pour me donner des

leçons ? Mireille a dû deviner mes sentiments. Elle m'a prise par le poignet.

— Ce que je veux dire, c'est que tu vas tout rater de l'Espagne si tu te contentes de suivre le parcours habituel des touristes. C'est très beau, les cathédrales, les musées, tout ça, et je t'encourage à les voir. Mais il ne faut pas que tu passes ton temps avec les morts. Tu dois sortir, voir de quoi ont l'air les vivants.

À l'aéroport, Mireille a retrouvé son ami Felipe. Il l'attendait avec une énorme gerbe de roses. Mireille lui a sauté au cou. Il était vraiment très beau. Je suis restée en arrière avec mes valises afin de dire au revoir à Mireille. Elle m'a vue, a parlé rapidement à Felipe en espagnol. Il s'est avancé vers moi et m'a tendu une des roses du bouquet avec un grand sourire.

— Bienvenue en Espagne, m'a-t-il dit avec un fort accent.

J'ai pris la rose dans ma main droite, un peu confuse. Nous sommes montés dans la voiture de Felipe, une petite décapotable sport, et nous nous sommes dirigés vers le centre-ville. Felipe conduisait très vite et je me demandais comment il faisait pour se frayer un chemin au travers de la circulation. De temps en temps, il appliquait les freins brusquement et je devais m'agripper à mon siège. Nous sommes parvenus à mon hôtel et Felipe a insisté pour porter mes bagages.

— N'oublie pas, si tu en as marre des musées, tu me téléphones à ce numéro.

Mireille m'a tendu un petit bout de papier. Felipe a démarré en trombe et je les ai perdus de vue.

L'agent de voyage avait bien fait les choses. Ma chambre donnait directement sur le parc du Retiro. En juillet, il est tout en fleurs et c'est magnifique. Mais j'étais

tellement fatiguée que je n'ai même pas pris de douche. Je me suis étendue tout habillée sur le lit et j'ai dormi pendant six heures.

Si tu m'avais vue durant les premiers jours, je crois que tu aurais été fier de moi. Je me levais tôt, je prenais mon petit déjeuner au restaurant de l'hôtel et je partais pour la journée, afin de visiter. J'ai fait plusieurs excursions en autobus pour voir Tolède, Avila, Ségovie. J'ai visité le musée du Prado de fond en comble pendant toute une journée. Le soir, je soupais tôt et j'allais me coucher.

Est-ce que tu me croiras si je te dis qu'au bout de quelques jours je m'ennuyais déjà de la maison ? J'étais désorientée. Pour la première fois depuis dix ans, j'avais tout mon temps à moi. Et voilà que je ne savais pas comment l'utiliser. Franchement, Luc, je serais peut-être revenue après seulement une semaine tant je me sentais désemparée. Mais je ne suis pas revenue. J'ai eu de la chance. Les événements ont décidé pour moi.

Une semaine après mon arrivée, donc, je prenais mon petit déjeuner tout en feuilletant mon guide Michelin. Je me suis sentie épiée. J'ai levé la tête et j'ai regardé autour de moi. Il y avait un homme, seul, qui me regardait depuis sa table. J'ai replongé le nez dans mon guide. Ça me faisait drôle de me sentir observée. J'ai attendu quelques minutes puis j'ai regardé de nouveau. L'homme me regardait encore. Il a même esquissé un petit sourire. J'ai détourné la tête. Quelques minutes plus tard, le serveur m'apportait un billet. J'ai regardé l'homme qui m'a souri de nouveau.

Je me suis levée, j'ai laissé le billet sur la table sans prendre la peine de le lire et j'ai couru attraper mon autobus. Je m'en allais visiter la vallée de Los Caidos. (C'est

une grande crypte que Franco a fait creuser à flanc de montagne et qui contient les restes des morts de la guerre civile.) L'autobus grimpait vers le sanctuaire pendant que le guide expliquait en anglais, en français et en espagnol l'histoire de la guerre d'Espagne.

Nous sommes parvenus en haut et en descendant de l'autobus, j'ai été saisie par le panorama magnifique qui s'offrait à moi. Du haut de la montagne, on pouvait voir très loin. Le soleil me réchauffait la nuque et je me sentais réconfortée. Le guide nous a demandé de le suivre à l'intérieur de la crypte.

Je me suis retrouvée dans une immense chapelle, sombre et froide. Le guide récitait l'historique du monument d'une voix monotone et je pouvais voir de loin une vieille femme qui allait déposer une gerbe de fleurs sur la tombe de Franco.

Et j'ai repensé à ce que m'avait dit Mireille : « Il ne faut pas que tu passes ton temps avec les morts. Tu dois sortir, voir de quoi ont l'air les vivants. » Je me suis rendu compte que j'étais entourée de dizaines de milliers de morts. J'ai soudainement ressenti le désir incontrôlable de me retrouver dehors, au soleil.

Je me suis détachée du groupe et j'ai marché rapidement vers la sortie. Parvenue sur le belvédère, je suis allée m'accouder à la balustrade. Il y avait une petite brise qui me caressait le visage. Devant moi, la campagne espagnole s'étendait à l'infini, inondée de soleil. Je me sentais tellement bien que je suis restée là pendant une demi-heure.

C'est à ce moment-là, je crois, que j'en ai eu assez des musées et des cathédrales. Je n'ai plus eu qu'une envie : que l'autobus me ramène à Madrid.

Je me suis précipitée dans ma chambre. J'ai fouillé dans le tiroir de ma table de chevet et j'ai retrouvé le billet de Mireille. J'ai composé le numéro fébrilement, en

espérant de toutes mes forces que quelqu'un réponde. J'ai laissé sonner je ne sais combien de temps et finalement un homme m'a répondu. C'était Felipe. J'ai demandé, dans mon pauvre espagnol, de parler à Mireille. J'ai entendu le bruit du récepteur qui changeait de main.

— Allô ?

— Mireille, c'est moi Suzanne.

— Ah, salut !

Il ne semblait pas y avoir le moindre signe de surprise dans sa voix. Elle semblait même plutôt contente.

— Mireille, j'en ai assez de faire la touriste.

— Et qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je ne sais pas. Je pense que je veux voir les vivants.

Une heure plus tard, la voiture de Felipe me cueillait devant mon hôtel. J'avais fait tout ce que Mireille m'avait dit de faire : j'avais réglé ma note d'hôtel, car j'allais désormais vivre chez Felipe, j'avais fait mes bagages et j'avais jeté mon guide Michelin à la poubelle.

Mon pauvre Luc, je te sens tout tremblant d'indignation de me voir vivre chez des étrangers. Mais peut-être que tu trembles pour ton guide Michelin qui désormais pourrit au soleil dans un dépotoir des environs de Madrid.

Le reste de mon voyage, vois-tu, je ne devrais peut-être pas te le raconter. Je n'ai rien fait de bien grave. Je ne t'ai même pas trompé. Mais je crois que tu vas tout de même être inquiet. Ou alors, tu vas te demander si c'est bien ta petite femme qui t'écrit.

C'est un drôle d'appartement, aménagé sur le toit de ce qui avait dû être une usine, bien des années auparavant. En plus des deux chambres, il y a trois grandes pièces, dont une qui ressemble un peu à un solarium, avec un toit tout en fenêtres. En sortant du

solarium, on se trouve sur une terrasse qui donne sur la ville. Pour entrer dans les chambres, il faut faire coulisser deux des miroirs du mur de gauche.

En entrant là pour la première fois, j'ai été choquée par le désordre. Il y avait des livres et des disques qui traînaient un peu partout, des vêtements laissés sur les divans. Il y avait des plantes vertes qui pendaient du plafond et un immense aquarium qui devait bien faire la moitié du mur du solarium. Comme je m'approchais de l'aquarium pour regarder les poissons, Felipe m'a prise par le bras :

— *Atención*, a-t-il dit, poissons dangereux, mangent de la viande.

— Des piranhas, a dit Mireille. Très voraces. Ils viennent d'Amérique du Sud. Felipe les adore. Je te sers un verre ?

Le soir, Mireille a décidé que nous devions sortir. Elle a ouvert ma valise, examiné mes vêtements et a décidé qu'elle m'en prêterait.

— Tu as de belles choses, m'a-t-elle dit, mais une robe Laura Ashley, où nous allons ce soir, ça ne serait pas très indiqué. Heureusement que nous avons la même taille.

Elle m'a donné une paire de jeans, un tee-shirt blanc et une veste sans manches. J'ai enfilé tout ça et je me suis regardée dans le miroir. Tu ne me croiras peut-être pas mais ce n'est qu'à ce moment-là que je me suis rendu compte que je n'avais que trente-deux ans. J'ai regardé ma taille moulée par les jeans et j'ai vu que j'avais encore ma silhouette de jeune fille comme c'est écrit dans *Châtelaine*. J'ai repensé à l'homme qui m'avait souri au restaurant ; après tout, j'étais encore désirable.

Mireille m'a regardée et a hoché la tête en signe d'approbation. Puis nous sommes descendues dans la rue, où nous attendait Felipe, déjà installé au volant de sa voiture. Il était huit heures, le soleil commençait à se coucher et à Madrid c'est l'heure la plus agréable. Il fait moins chaud, les gens sortent dans la rue, s'attardent dans les cafés, sur les terrasses.

Felipe avait rabattu le toit de sa décapotable et le vent me fouettait le visage. J'étais étendue sur le siège arrière et je me sentais bien. Je ne pensais à rien, sinon à me laisser aller, à profiter au maximum de la soirée.

À partir de là, mes souvenirs sont un peu flous. Je sais que nous sommes allés manger dans un petit restaurant du centre de la ville. Le propriétaire était un ami de Felipe et nous avons eu droit au service de grande classe. Le patron nous a même offert le champagne.

Il était minuit quand nous sommes sortis du restaurant. La tête me tournait, j'étais sûre que nous allions rentrer à l'appartement. Je me trompais, bien entendu. Mireille avait décidé de me faire faire la tournée de ses endroits préférés.

Et c'est ce que nous avons fait. Je ne me souviens pas de tout en détail, mais je me revois dans une discothèque en train de danser avec Felipe, je revois également ce spectacle de flamenco dans une petite boîte enfumée (« Il va bien falloir que tu voies un peu de flamenco avant de partir. »). Je me souviens aussi de ce bar où nous avons fini la soirée, situé au fond d'une ruelle assez obscure. Je revois le comptoir en bois où nous étions accoudés tous les trois. Je revois aussi le patron du bar, un gros homme aux cheveux noirs et à la barbe grise, qui portait un énorme pendentif à l'oreille. C'est dans ce bar que Mireille m'a présenté plusieurs de ses amis espagnols, pour la plupart des comédiens, des artistes.

Lorsque nous sommes finalement ressortis dehors, il faisait jour. J'ai vu beaucoup d'hommes qui se rendaient au bureau, leur mallette à la main, des hommes comme toi. Pour eux, la journée commençait. Pour moi, elle se terminait.

Je me suis étendue sur le siège arrière et je me suis endormie immédiatement.

Felipe est parti pour Paris peu de temps après mon arrivée à l'appartement. Il devait participer à un défilé de mode très important ; alors, pendant deux semaines, nous avons eu l'appartement pour nous seules. Nous nous levions très tard, jamais avant midi. Nous ne mangions jamais à l'appartement. Mireille tenait absolument à ce que je ne prépare aucun repas, et comme elle ne savait guère cuisiner, nous n'avions pas d'autre choix que d'aller dîner à un petit bistrot du quartier. L'après-midi, nous passions notre temps à lire des magazines, à écouter des disques ou simplement à lézarder au soleil, à causer.

C'était le soir que nous vivions vraiment. Souvent, nous sortions dans les endroits préférés de Mireille qui étaient devenus les miens. Durant ces sorties, nous pouvions remarquer à quel point les hommes étaient attirés en voyant deux jeunes femmes seules riant aux éclats. Nous ne pouvions jamais aller dans ces discothèques sans que des hommes viennent pour nous payer des verres et nous inviter à danser. Au début, j'étais vaguement mal à l'aise. Je n'avais plus l'habitude de me faire draguer. Et puis j'ai vite compris qu'avec les Espagnols il était possible de rire, de bavarder un peu mais de refuser tout de même leurs avances. Lorsque je leur disais que j'étais mariée, ils continuaient de sourire, mais je voyais dans leurs yeux que ça les emmerdait. Si

j'avais voulu tromper mon mari, se disaient-ils, je n'aurais pas parlé de lui.

Quand nous ne sortions pas, Mireille recevait ses amis. Mon espagnol s'améliorait de jour en jour et j'ai vite pu prendre part à la conversation. Au début, j'étais intimidée. Ils étaient tous écrivains, peintres, comédiens et leurs conversations étaient tellement éloignées de celles que je pouvais avoir avec tes amis... J'étais bien embarrassée de leur dire que le dernier film que j'avais vu avec toi était *Wall Street*. C'est Mireille qui m'a intégrée au groupe. Ça n'a pas été long d'ailleurs. Lorsqu'ils ont su que j'avais trois enfants, dont des jumeaux, ils ont été très intrigués. Aucun d'entre eux n'avait d'enfant. Mais ils m'ont tous dit combien j'étais chanceuse d'avoir des enfants, combien ce devait être enrichissant. Je répondais « oui » distraitement, mais en même temps je les enviais de mener une vie si palpitante. Ils passaient leur temps à parler d'expositions, de vernissages, de publication de livres. Ils avaient des amis à travers le monde et pour eux, aller un mois à Paris, c'était de la routine.

Nous parlions tard dans la nuit, puis Mireille mettait tout le monde à la porte et nous allions nous coucher, non sans avoir contemplé, de la terrasse, le soleil qui se levait sur Madrid.

Lorsque Felipe est revenu de Paris, nous avons décidé de prendre la voiture et de sortir de Madrid. J'avais envie de me baigner dans la Méditerranée, de m'étendre au soleil. Nous sommes partis pour Valence le lendemain. Felipe connaissait un petit hôtel au bord de la mer où nous pourrions demeurer. Nous sommes arrivés deux jours plus tard. L'hôtel était un peu vieux, mais nous avons pu obtenir deux chambres avec vue sur la mer.

Ça fait maintenant deux semaines que nous sommes ici. Je ne sais pas quand nous en repartirons. Je sais, Luc, je devrais prendre l'avion dans une semaine pour revenir à Montréal. Le problème, c'est que je n'en ai pas envie. Je vis les plus beaux jours de ma vie et je ne peux pas m'en lasser.

Hier soir, nous sommes allés souper au restaurant le plus chic du coin et, pour l'occasion, j'avais mis ma robe rouge, celle que je mets toujours pour aller au party de Noël de ton bureau. Après le repas, nous sommes allés danser dans un club tout proche. Vers deux heures du matin, je suis sortie prendre l'air sur la terrasse. J'ai vu que par un petit escalier je pouvais descendre sur la plage. Je suis descendue, j'ai retiré mes souliers à talons hauts et j'ai commencé à marcher vers la mer. J'ai vite eu les pieds dans l'eau tiède. J'ai marché comme ça, le long du rivage, pendant quelques minutes. Mais soudainement, j'ai glissé sur quelque chose de mou, une algue je crois, et je suis tombée dans l'eau. Ma robe était trempée, elle me collait à la peau et, avec la brise qui soufflait sur la plage, j'ai commencé à frissonner.

C'est à ce moment-là que j'ai vu un homme qui accourait vers moi, une serviette de plage à la main. Il a jeté la serviette sur mes épaules et a commencé à me frotter le dos pour me réchauffer. Je me suis mise à rire, d'un fou rire incontrôlable.

Puis j'ai senti que l'homme avait arrêté de me frotter le dos et je me suis retournée pour le remercier. Il avait disparu. Ne me demande pas comment il avait pu s'évanouir comme ça dans la nature, sur une plage. Il ne restait que cette serviette sur mes épaules, et ma robe rouge, maintenant fichue à cause de l'eau salée.

Je suis retournée à la terrasse du club, j'ai récupéré mes souliers au pied du petit escalier. Quand Mireille

m'a vue, trempée avec la serviette en ratine blanche sur le dos, elle n'a pu s'empêcher de rire.

— Mais d'où sors-tu comme ça ?

J'aurais voulu lui expliquer, lui décrire l'homme en blanc. Mais j'avais l'impression d'avoir rêvé.

Le temps me manque, mon chéri. Mireille et Felipe m'attendent pour aller dîner. C'est une bien drôle de lettre que je t'écris là, n'est-ce pas ? Et tu dois te demander où je veux en venir, non ?

Le pire, c'est que je ne le sais pas moi-même. Tu vois, avant de partir, j'avais les idées nettes parce que justement je n'avais pas d'idées, seulement des certitudes. Maintenant, j'ai de moins en moins de certitudes et de plus en plus d'idées.

Je vais revenir bientôt. Ce matin, j'ai téléphoné à Iberia pour savoir si je pouvais prolonger la validité de mon billet de retour. Ils m'ont répondu que j'avais droit à deux autres semaines. Alors j'entends bien profiter de ce petit sursis. Demain, nous partons pour l'Andalousie, vivre chez un ami de Felipe qui possède des vignobles dans la région de Jerez. Et après, ce sera Séville, ou Cordoue, ou Barcelone, je ne sais pas encore. Je ne veux plus faire de plans.

Dans deux semaines, tu pourras venir me chercher à l'aéroport. J'ai les cheveux plus courts maintenant, alors si tu ne me reconnais pas, je t'indique que je porterai un chapeau de paille jaune.

Suzanne